

De l'imaginaire et de la conscience collective : le cas du Zaïre (1885-1985)

Lannoy (Didier de), Mabilia Seda Diangwala, Bongeli Yeikelo Ya Ato : « *Tango ya ba Noko, Le Temps des Oncles* ». *Recueil de témoignages zaïrois ; Zaïre 1885-1985. Cent ans de regards belge*

Gaetan Feltz

Citer ce document / Cite this document :

Feltz Gaetan. De l'imaginaire et de la conscience collective : le cas du Zaïre (1885-1985). In: Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 77, n°287, 2e trimestre 1990. pp. 210-212;

doi : <https://doi.org/10.3406/outre.1990.2785>

https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1990_num_77_287_2785

Fichier pdf généré le 06/01/2019

**DE L'IMAGINAIRE
ET DE LA CONSCIENCE COLLECTIVE :
LE CAS DU ZAÏRE (1885-1985) ⁶**

LANNOY (Didier de), MABIALA SEDA DIANGWALA, BONGELI YEIKELO YA ATO : « *Tango ya ba Noko*, Le Temps des Oncles ». Recueil de témoignages zairois, *Les Cahiers du CEDAF*, 5-6, 1986, 239 p.
Zaire 1885-1985. Cent ans de regards belge. — Bruxelles, C.E.C. (Coopération pour l'éducation et la culture), 1985, 191 p. + 48 p. ill.

Tango ya ba Noko : « Le Temps des Oncles » — *Regard sur les oncles*. *Noko* signifie en lingala « l'oncle » et désigne les Belges à Kinshasa. « Cela tendrait, selon Jean-Pierre Jacquemin, sans doute à confirmer la thèse qu'il existe entre Belges et Zairois, par-delà tous les revers, les crispations, les vicissitudes, un réel lien de parenté symbolique, une "relation à plaisanterie", le partage d'un passé commun qui ferait des deux peuples des partenaires "condamnés à s'entendre" » ⁷.

Zaire 1885-1985. Cent ans de regards belges, publié par l'association belge « Coopération par l'éducation et la culture », et *Tango ya ba Noko*, publié par le Centre d'études et de documentation africaine de Bruxelles, constituent un genre de travaux qui vont dans le sens de « faire l'Histoire » en rappelant le vécu des acteurs historiques par la revitalisation de leur conscience et de leur mémoire, projetées sur les faits du passé. Ces deux ouvrages reflètent en quelque sorte les deux facettes de cette histoire vécue ensemble par les Belges et les Zairois lors de la colonisation.

Du côté belge, l'histoire de l'imaginaire est tournée vers toutes les sources susceptibles de donner un regard sur la colonisation au Zaïre à travers l'imagerie populaire : ainsi peut-on voir comment les Blancs, tant en Belgique qu'au Congo belge, percevaient le Noir, le Congolais, le colonisé. A travers les images issues de la photographie, du cinéma, des gravures, des expositions universelles qui se sont tenues en Belgique de 1885 à 1958, de la bande dessinée, des jouets et figurines, des « chromos », à travers encore le « prisme missionnaire », le discours de la rue, l'analyse critique des manuels de géographie de 1880 à 1984, l'imagerie donne des résultats remplis de sous-entendus, de préjugés sous-jacents, de jugements généralisateurs, d'ethnocentrisme, d'erreurs et de lacunes : ils mettent en avant une vision paternaliste de l'« indigène » ou encore « une attitude condescendante envers le "Noir enfant" à qui la civilisation européenne apportait le bien-être moral et matériel », au pire à faire un portrait-type du Noir selon « une image [...] misérabiliste et minimisante » ⁸.

Ce travail collectif se donnait pour objectif de « cerner les contours flous d'un imaginaire collectif », en essayant de dresser une typologie informelle des personnages clefs et de montrer « l'évolution dans le temps de ces images, surtout à partir des séquences troublées », comme le note Jacquemin, par exemple, à la suite des événements de 1960, 1964, 1978 ⁹. Vellut fait

6. Département d'histoire, Université de Tananarive.

7. *Zaire 1885-1985...*, Jean-Pierre JACQUEMIN, « Préliminaires : le regard des "Oncles" », p. 15.

8. *Zaire 1885-1985...*, pp. 44 et 117.

9. *Idem*, pp. 17-21.

remarquer, dans un inventaire des sources sur l'imaginaire social en Belgique¹⁰, que toutes ces images ne sont pas *neutres*, et si la question fondamentale sous-jacente est de se demander ce que l'Europe attendait de l'Afrique, une autre question plus précise doit être posée : dans quelle mesure la Belgique s'est-elle réellement intéressée au Congo belge ? Avec le temps, il s'était créé un fossé entre le corps de la colonisation (fonctionnaires du ministère des Colonies, missionnaires qui pensaient jouer un rôle dynamique, agents des sociétés coloniales qui vivaient sur un autre rang) et les gens de la Métropole. En 1960, en l'espace d'un temps record, tout l'édifice colonial s'est effondré : les *Belgicains* avaient pris leur revanche sur les nantis de la colonisation. Nous appuyons en quelque sorte le problème soulevé par Vellut à travers certains souvenirs de jeunesse, vécus au Rwanda, au Zaïre et en Belgique dans les années 1955-1961.

Certes, à partir des années 1950, on peut percevoir une évolution de la mentalité coloniale vis-à-vis du colonisé : on lui reconnaît même une « âme » (!) ; mais cette évolution est ternie chaque fois lors des événements chocs (1960, 1964, 1978) pour en revenir aux clichés d'avant. Aujourd'hui même, le discours de la rue, tant à Bruxelles qu'à Kinshasa, est plutôt à double sens. Alors quelle est la profondeur historique de ces attitudes analysées à travers ce genre de sources qui relève de l'imaginaire et de la mémoire collective ? Quelle crédibilité peut-on leur accorder ? Référence à l'évolution du vocabulaire employé au cours de cette période, cette imagerie ne reflète-t-elle pas plutôt une « permanence des logiques coloniales » ?¹¹

L'imagerie populaire et collective ne représente cependant qu'une seule facette d'une situation déterminée ; celle qui transparaît dans le monde colonial (métropole et colonie) doit être mise en rapport avec celle issue du monde colonisé, telle qu'elle apparaît dans l'art moderne et en particulier dans la peinture moderne zaïroise¹² ou encore dans les *témoignages*, comme celui de l'écrivain Lomami Tshibamba repris dans ces deux livres¹³, ainsi que les témoignages d'un ancien de la Force publique (pp. 70-108), de l'évêque de Tshumbe dans le Kasai oriental (pp. 121-133), d'un ancien infirmier (pp. 134-147), de Mabika Kalanda (pp. 148-177), auteur d'un ouvrage qui a fait autorité à une époque¹⁴, et des souvenirs d'enfance d'un témoin (pp. 178-215).

Les données qui sont retenues par l'Histoire à travers ces divers témoignages risquent au niveau formel de provoquer une véritable réaction historiographique si l'on ne tient compte que des seules données objectives recueillies dans ces témoignages. D'autant que l'objectif que se sont assignés les auteurs de ce recueil a été de « susciter ou de provoquer chez l'ancien "colonisé" un regard rétrospectif sur le phénomène colonial » en faisant appel à la conscience de l'interviewé pour « extirper par une interpellation quelquefois brutale ou une complicité non dissimulée certains éléments de vérité occultés par le temps ou le conditionnement idéologique colonial »¹⁵. Eu égard à la méthode et à l'esprit qui entourent la collecte de ces témoignages, un tel engagement de l'interviewer revient à soulever la question fondamentale du rapport étroit existant entre la *vérité* et la *raison* : étant donné que beaucoup de questions posées sont subjectivées, voire suggestives, et qu'il transparaît une mise en condition de l'esprit de l'interviewé par l'interviewer, est-ce bien tout le vécu d'une situation qui réapparaît ou est-ce seulement ce que la *mémoire* a conservé et enregistré ? Il revient donc à nouveau à

10. Jean-Luc VELLUT, « Traces de l'Afrique dans l'imaginaire social : données pour un inventaire (1885-1985) », in *Zaïre 1885-1985...*, pp. 23-31.

11. D. VANDERSTEEN, « Des miroirs déformants. Dépouillement de textes de presse consacrés au Zaïre », in *Zaïre 1885-1985...*, pp. 81-93 (p. 92).

12. Bogumil JEWSIEWICKI, « Collective Memory and the Stakes of Power. A Reading of Popular Zaïrian Historical Discourses », *History in Africa*, 13 (1986), pp. 195-223.

13. *Zaïre 1885-1985...*, pp. 135-147, et *Tango ya ba Noko...*, pp. 49-69 (le second texte semble être plus complet).

14. Mabika KALENDA, *La remise en question. Base de la décolonisation mentale*, Bruxelles, Remarques africaines, 1967, 205 p.

15. *Tango ya ba Noko*, pp. 3 et 5.

la *critique* d'en assurer la crédibilité, en faisant la part entre ce qui est vérifiable et ce qui relève uniquement d'une certaine vision des choses. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, seuls les faits qui ont marqué la conscience des gens sont retenus par la *mémoire collective*, et encore... selon des critères ou référants actuels, suivant des normes contradictoires (bon/mauvais, beau/vilain, bien/mal) : par exemple, il ressort souvent dans les textes zairois une imagerie du passé colonial idéalisée par rapport à une situation actuelle ¹⁶.

Même si on édicte au préalable une vérité, à savoir que « le phénomène colonial en tant que dépossession, spoliation, négation, dépersonnalisation, aliénation de l'autre, a appelé son contraire : la résistance à la colonisation » ¹⁷, l'appel à la mémoire collective et à l'imaginaire, provoqué par l'interviewer, connote déjà des *a priori* par rapport au présent qui se déroule, ou encore par rapport à une certaine dialectique : donc ces interviews vont dans le *sens* qu'on veut leur faire suivre. De telle sorte que la crédibilité de tels témoignages nécessite leur soumission à l'esprit critique et à la logique du raisonnement ¹⁸.

Gaëtan FELTZ

16. Gaëtan FELTZ, « Mémoire, conscience collective et mentalités au Burundi, ca. 1900-1962 », colloque international *Mémoires, Histoires, Identités : expériences des sociétés francophones*, Université Laval, Québec, 9-12 octobre 1987; texte remanié in *History in Africa*, 16 (1989).

17. *Tango ya ba Noko*, p. 9.

18. G. FELTZ, « De la problématique de l'histoire ou du choix d'une historiographie au Burundi », *History in Africa*, 15 (1988), pp. 229-251.